L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI, 8 JANVIER 1890.

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

LE STEAMER NEW CAMELIA

A partir du 17 octobre 1889, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain partant de la gare des Champs-Elysées:

MARDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.
JEUDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.
SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 P. M.

De retour il quittera Madisonville:

LUNDI, à 5 A. M.
MERCREDI, à 6 A. M.
VENDREDI, à 6 A. M.

EXCURSIONS:

Tous les DIMANCHES, à l'arrivée du train de 8 A. M.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, au pied de la rue Glay st.

W. G. COYLE & CIE, Agent. No. 47 rue Carondelet.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New-York et le Havre.

[illegible]

LA NORMANDIE, Collier, samedi, 11 janvier
LA BOURGOGNE, Frangeul, samedi, 18 janvier
LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 25 janvier

Prix du passage pour le Havre.

[illegible]

Pour fret et passage, s'adresser à J. E. DODART, Agent principal à la Nlle-Orléans, 61 Carondelet.

LIGNE CROMWELL. POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi, 8 janvier, à 8 A. M.

ANIOKE, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS, KNICKERBOCKER. [illegible]

ALFRED MOULTON & CO., Bus Carondelet No 41

CHEMINS DE FER.

Queen and Crescent Route,

gue la plus courte de 96 milles entre la Nouvelle-Orléans et Cincinnati.

Temps, 27 heures.

La route la plus rapide, la ligne la plus courte, via Chattanooga, pour aller aux Carolines et en Virginie, Richmond, Washington, Baltimore. La ligne courte, via Cincinnati, pour aller à Chicago, Cleveland, Buffalo, les Chutes du Niagara et le Canada, New York, Boston, les Monts Adirondacks et White, et tous les points dans le Nord et dans l'Est.

	No 2, Limited.	No 6, Fast Mai
Part de la N.-Orléans	8:45 a m.	8:00 p.m.
Arrive à Meridian	3:00 p.m.	4:30 a.m.
Arrive à Akron	6:12 p.m.	7:45 a.m.
Arrive à Birmingham	9:00 p.m.	11:00 a.m.
Arrive à Attalla	11:06 p.m.	1:30 p.m.
Arrive à Chattanooga	2:00 a.m.	5:00 p.m.
Arrive à Burgin	10:55 a.m.	2:55 a.m.
Arrive à Lexington	12:05 p.m.	3:42 a.m.
Arrive à Cincinnati	3:00 p.m.	6:40 a.m.

Bureau des tickets à la N. O. 24 rue Charles.

J. M. KNIGHT, Ticket Agent.
D. G. EDWARDS, Gen'l Pass. Agent, Cincinnati, O.
R. H. GARRATT, Div. Pass. Agent, New Orleans.
J. J. O'DONNELL, Pass. Agt.

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.

[illegible]

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager.
W. G. WATSON, Gen. Pass. Agt.

L'INDEPENDANCE BELGE,

Edition d'Outre-Mer,

Paraissant toutes les semaines et comprenant 10 PAGES DE TEXTE grand format.

[illegible]

17, rue des Sables, Bruxelles.

GEORGE DEJAN,

Droguiste et Pharmacien,

Coin Erato et Dryades.

[illegible]

ASSURANCES.

Dix-neuvième Etat Annuel de L'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

[illegible — état financier]

GEO. LANAUX, Jr., Secrétaire. PIERRE LANAUX, Président.

GEORGE G. ANDRY, Notaire.

Nouvelle-Orléans, 12 janvier 1889.

THE FIREMEN'S INSURANCE COMPANY OF NEW-ORLEANS.

(Compagnie d'Assurances des Pompiers de la Nlle-Orléans.)

Bureau: No 23 rue du Camp

QUATORZIEME ETAT DE SITUATION ANNUEL.

[illegible — état financier]

I. N. MARKS, Président. E. H. BENNERS, Secrétaire.

W. O. HART, Notaire.

THE NEW-ORLEANS BEE

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen who wish to enlarge their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, $1.50; three months, $1 cents.

MECHANICS AND TRADERS' Insurance Company,

No. 14 rue Carondelet.

Dix-neuvième état de situation annuel.

[illegible — état financier]

LLOYD R. COLEMAN, Président. GEO. H. FROST, Secrétaire.

CHAS. G. ANDRY, Notaire.

OFFICIEL

Exposé annuel du Fonds des dépenses judiciaires de la Paroisse d'Orléans pendant l'année expirant le 31 décembre 1887.

[illegible]

S. D. McENERY, Gouverneur de la Louisiane.
OSCAR ARROYO, Secrétaire d'Etat.

The Southern Insurance Company of New Orleans.

(Compagnie d'Assurances du Sud de la Nlle-Orléans.)

Sixième Etat Annuel

[illegible — état financier]

ERNEST MILTENBERGER, Président. SCOTT McGEHEE, Secrétaire.

M. T. DUCROS, notaire.

ETAT DE SITUATION DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES "HOME" DE LA NOUVELLE-ORLEANS

[illegible — état financier]

THOS. SEFTON, Président. JNO. G. BYRD, Secrétaire.

JAMES FAHEY, Notaire.

CHARTE

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans.

[illegible — charte de la North American Saengerbund (Singers' Union), Limited, articles I à X]

W. O. HART, notaire public.

GEORGE GUINAULT, Annotateur des hypothèques.

BULLETIN FINANCIER.

Mardi, 7 janvier 1890.

[illegible — marché monétaire, change, ventes à la Bourse de la Nouvelle-Orléans, actions et bons]

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

[illegible — marchés de la Nlle-Orléans, New-York, Liverpool, Havre; sucre et mélasse; farines; grains; provisions; marchandises diverses; vins et liqueurs; matériaux de construction; marché aux bestiaux; chevaux et mulets]

ETAT DE LA LOUISIANE—Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans. [illegible]

HUGUES J. LAVERGNE, Député Greffier.

FEUILLETON.

No 1. Commencé le 8 janvier.

Pour les faire mentir

PAR J. COLOMB.

I

OU J'EXPLIQUE POURQUOI JE PRENDS LA PLUME ET OU JE COMMENCE ENSUITE PAR LE COMMENCEMENT. — LE RUISSEAU DE LA RUE MARTAINVILLE. —MON BERCEAU BLEU.

A présent que je suis vieux, très vieux, et que je ne suis plus capable de travailler, à ce qu'on dit — et il est de fait qu'il ne faut pas grand'chose pour me fatiguer — je m'amuse souvent de n'être bon à rien. Je sais bien que ce n'est pas ma faute, et que je ne dois pas me faire des reproches, mais c'est égal, je n'ai jamais eu cette habitude-là, de n'être bon à rien, et je trouve pénible de la prendre.

Je reste au coin du foyer, fumant ma pipe de temps en temps, et je pense à une foule de choses. Cela m'occupe. Je pense à ce qui se passe maintenant, à ce qui se passait hier, le mois dernier, l'année passée, et, de mois en mois, d'année en année, je remonte ainsi, aussi loin que je peux me souvenir, et je m'amuse à me raconter à moi-même les histoires [illegible] des choses qui sont arrivées à un homme qu'on voit là, devant soi, des sottises qu'il a faites ou qu'il a manqué faire, des embarras dont il s'est tiré, des bonheurs et des malheurs qu'il a eus, il y a des leçons dont les gens peuvent profiter; et je suis bien sûr, avec mes histoires, d'avoir été utile à plus d'un.

Tout en songeant à mes vieux souvenirs, voici l'idée qui m'est venue;

Puisque je crois avoir été utile à plusieurs de ceux à qui j'ai conté mon histoire, pourquoi en resterais-je là? Il y a dans le monde une foule de gens à qui je ne parlerai jamais et qui pourraient tirer profit de mon expérience.

Si j'essayais d'écrire ce qui m'est arrivé? Je ne manquerai pas de lecteurs, puisque à présent tout le monde apprend à lire: ce n'était pas ainsi de mon temps, et c'est par une chance bien heureuse que j'ai pu acquérir de l'instruction. On dit qu'il y a bien des sottises, bien des mauvaises idées qui sont répandues dans le monde par les livres; mais il y en a aussi de bonnes; je veux tâcher d'en augmenter le nombre, si j'en suis capable. Ce que j'ai à conter ne sera peut-être pas très bien dit, parce que je ne suis pas un grand savant; mais ce sera vrai, c'est déjà une qualité.

Et maintenant je commence par le commencement.

Quand je regarde tout au fond de mes souvenirs, je vois une rue sombre, avec de hautes maisons grises des deux côtés et un ruisseau au milieu. Je crois que le ruisseau n'était pas bien propre, car j'ai toujours dans l'oreille, après tant d'années, la voix de ma mère disant:

—Romain! petit vilain! tu as encore été jouer dans le ruisseau! vois comme tu es sale!

Je m'apercevais alors que mes pieds, mes souliers, et souvent aussi le reste de mes vêtements et surtout mes mains jusqu'au coude, étaient mouillés et tachés par une boue noire; j'étais tout confus et je baissais la tête. Mais j'oubliais bien vite la réprimande et ma confusion: ma mère m'enlevait dans ses bras, et m'appliquait de gros baisers [illegible] en m'appelant son chéri, [illegible] la paix était faite. [illegible] perdre son temps à me gronder.

J'ai compris depuis pourquoi je jouais dans le ruisseau la plus grande partie de la journée. Ma mère allait travailler dans une fabrique; elle me levait le matin, me donnait à manger, revenait à midi pour le second repas, retournait à son ouvrage, et ne rentrait plus que le soir après la fermeture des ateliers; elle était bien obligée de m'abandonner à moi-même pendant qu'elle était à l'usine. Nous demeurions dans une grande ville, Rouen, et la rue où je jouais s'appelait la rue Martainville.

Mon père travaillait dans une autre fabrique que celle où allait ma mère, il rentrait le soir un peu de temps après elle. On soupait et ma mère me couchait dans un berceau qui avait des rideaux bleus à franges. Je me rappelle ce détail, parce que mon berceau était tout ce qu'il y avait de joli chez nous. C'était une dame riche qui l'avait donné à ma mère et on me menait au jour de l'an lui souhaiter la bonne année; elle me donnait des bonbons en me recommandant d'être bien sage, et elle glissait une grosse pièce d'argent dans la main de ma mère, qui lui disait merci en rougissant. Ma mère avait été à son service avant de se marier, et elle avait élevé ses enfants, dont j'avais le berceau.

J'aimais beaucoup à jouer avec ces franges bleues, et c'était mon occupation tout le temps que je ne dormais pas.

Je disais que nous rentrions toujours à la maison, ma mère et moi, un peu de temps avant mon père; je crois que sa fabrique était un peu éloignée de la rue Martainville. Ma mère se hâtait de rallumer son fourneau et de préparer le souper, et pendant ce temps-là je lui racontais mes aventures de la journée. Des grands garçons avaient barré le ruisseau avec une digue, pour faire un lac et y mettre des bateaux; les petits leur cherchaient des pierres, et j'en avais porté deux très grosses; et puis j'avais aidé à faire le mortier. Il y avait un grand qui savait faire les bateaux en papier; et puis un autre qui en avait fait avec de petites planches où il plantait un mât; c'était si joli!

Et puis il avait passé un grand chien jaune avec la queue entre les jambes; il était tout plein mouillé!

Et puis on avait joué au soldat; et puis il était venu deux ivrognes qui se battaient, ils étaient tombés, et ils saignaient... Ma mère m'interrompait: "C'est bien vilain les ivrognes! tu ne seras jamais un ivrogne, n'est-ce pas, mon petit Romain?—Oh! bien sûr, maman!" répondais-je avec conviction, et je continuais mon babillage jusqu'à ce que mon père rentrât.

Quelquefois il tardait beaucoup. Ces jours-là ma mère ne l'accueillait pas avec une voix gaie et des paroles aimables, comme elle faisait habituellement; elle lui servait son souper sans rien dire, me faisait manger très vite et me couchait tout de suite après sans me laisser jouer avec lui. Je ne lui demandais pas pourquoi, parce que je tombais de sommeil, mais il m'arriva parfois d'être réveillé au bout de quelque temps par un bruit de querelle et de me mettre à crier en entendant mon père gronder et ma mère pleurer.

Alors elle accourait pour me consoler, et lui tournant sa colère contre moi, il me menaçait avec un ton et des mots où je ne retrouvais plus le papa si tendre et si gai qui la veille encore m'avait fait sauter sur ses genoux en jouant avec moi comme un vrai camarade. Je me rendormais de peur et le lendemain matin n'y pensais plus.

II

JE GRANDIS.—MON LIT D'HOMME.—MA PETITE SŒUR.

Mais ma mère y pensait encore, elle, car elle avait l'air triste et m'embrassait.... Je ne saurais pas dire de quelle façon, mais je sentais bien qu'elle m'aimait encore plus qu'à l'ordinaire. Le plus souvent, du reste, le lendemain de ces journées-là, mon père rentrait bien juste à l'heure du souper, il était gai, il m'embrassait vigoureusement, il aidait ma mère à mettre le couvert, il lui offrait d'aller lui chercher de l'eau, de lui faire ses commissions, elle lui répondait gaiement, et nous passions une bonne soirée.

Mais en grandissant je me mis à réfléchir, à me rappeler, [illegible] s'était passé la veille de ce qui s'était passé huit jours auparavant.... et je conclus que les soirs où mon père rentrait fâché et où ma pauvre maman pleurait revenaient de plus en plus souvent. Je commençais à connaître les jours de la semaine, le samedi était un bien mauvais jour. Pourquoi le samedi? Je l'ai su depuis: il y a bien des ménages d'ouvriers qui ressemblent à celui de mes parents.

Une chose que je me rappelle très bien, c'est la dernière visite que je fis à Mme Mulaud, la dame qui m'avait donné le berceau bleu. Elle demeurait très loin de la rue Martainville, et ma mère paraissait très fatiguée en arrivant chez elle. Ce n'était pas au jour de l'an, car il ne faisait pas froid du tout; et je demandai à ma mère s'il fallait tout de même souhaiter la bonne année à Mme Mulaud.

—Non, mon petit, me répondit-elle, tu lui diras seulement: "Bonjour, madame," en ôtant ton bonnet, que tu garderas dans ta main."

J'obéis, et Mme Mulaud qui paraissait étonnée de nous voir, me donna une petite tape sur la joue et me dit que j'étais un bon garçon. Ensuite elle causa tout bas un instant avec ma mère, et sa figure devint sérieuse.

—Quel âge a Romain, à présent, dit-elle.

—Cinq ans et demi, madame. Oh! il est sage, et ne me donne pas de peine. Cela m'ennuyait bien de le laisser vagabonder dans la rue toute la journée, mais on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas? A présent que je serai obligée de rester à la maison, je pourrai m'occuper davantage de lui. J'ai trouvé de l'ouvrage à faire chez moi; des chemises pour les magasins. Ce n'est guère payé, mais un peu, c'est mieux que rien.

—Et Lebrun? demanda Mme Mulaud.

Ma mère ne répondit pas, et Mme Mulaud comprit sans doute ce que cela voulait dire. Elle reprit un instant après en s'adressant à moi:

—A présent que te voilà grand, Romain, ton berceau doit être trop petit.

—Oh! oui, madame, m'écriai-je fièrement, mes pieds passent au bout quand je veux m'allonger.

—Eh bien je t'en donnerai un autre, un lit de fer, un vrai lit d'homme; tu pourras y coucher jusqu'à douze ans au moins. Ma bonne Marie, je vous enverrai avec le lit, un reste de layette; cela pourra vous servir.

Ma mère se confondit en remerciements et souhaita tous les bonheurs possibles à Mme Mulaud, pour elle et pour sa famille.

—Nous en avons grand besoin, répondit Mme Mulaud, mon mari ne peut pas guérir un rhume qu'il a pris l'hiver dernier, et le médecin nous envoie dans le Midi; nous partons la semaine prochaine.... A revoir, Marie, à revoir, mon petit Romain. Sois bien sage et aime bien ta mère.

Elle chercha dans sa poche et mit quelque chose dans la main de ma mère. Nous partîmes, et comme nous passions devant la cuisine, la cuisinière nous fit entrer, et nous servit dans de grandes assiettes une soupe comme je n'en avais jamais mangé; c'était madame qui le voulait, dit-elle, et après la soupe il y eut encore un ragoût et de la crème qui sentait bon comme un bouquet. Je pensais en moi-même que les gens qui mangeaient de ces choses-là tous les jours étaient bien heureux.

Le soir, je ne pus pas souper; ma mère dit à mon père que c'était parce que j'avais mangé chez Mme Mulaud; mais elle se trompait; je ne mangeais pas parce que la soupe à l'oignon et le pain beurré ne me semblaient pas bons. Je me suis toujours rappelé cela.

Je me rappelle aussi un jour quand mon grand lit arriva à la maison. Il était en fer et il avait une flèche où ma mère attacha les rideaux qui étaient venus avec l'oreiller et le matelas. C'était bien plus beau que des rideaux bleus! Ceux-là avaient des fleurs rouges et des espèces de fruits que becquetaient des oiseaux verts. Je demandai à me coucher en sortant de table, pour jouir de mon lit d'homme et je fus très long à m'endormir, parce que je m'amusais trop à regarder mes rideaux.

Ma mère n'allait plus à la fabrique; elle cousait toute la journée, et je restais avec elle dans la chambre [illegible] à lui tenir compagnie, [illegible] la rue, je ne pouvais pas m'empêcher d'être triste. Ma mère le devinait sans doute, car elle me disait:

—Va t'amuser un peu avec les autres, mon petit Romain, mais ne te salis pas et ne déchire pas ta blouse; j'ai beaucoup d'ouvrage, je n'aurais pas le temps de la raccommoder.

Un matin, je fus très étonné en m'éveillant, de me trouver chez une voisine; on avait dû m'y porter pendant la nuit, avec mon lit d'homme, qui était assez étroit pour passer aux portes. La voisine vint m'aider à me lever et me fit manger la soupe avec ses enfants; il m'était arrivé cette nuit-là une petite sœur, me dit-elle, et maman ne pouvait pas s'occuper de moi. Mais j'irai la voir tout à l'heure. Je fus très content d'avoir une petite sœur; comme tous les enfants je m'imaginais qu'on n'aurait qu'à la mettre sur ses pieds pour qu'elle trottât toute seule et se mît à jouer avec moi.

Je fus un peu désappointé quand je la vis toute petite et toute rouge, les yeux et les poings fermés, dans le berceau bleu, mais ma mère m'assura qu'elle allait grandir très vite, et je l'embrassai de bon cœur. Et puis mon père était de très bonne humeur, il joua avec moi comme dans ses meilleurs jours; on me mit ma plus belle toilette, pour aller au baptême, où je mangeai des dragées envoyées par Mme Mulaud: tout cela me sembla très amusant.

Je restai quelques jours chez la voisine, puis je revins chez nous, et je me rappelle les mois qui suivirent comme un temps très heureux. Je restais toute la journée avec ma mère, qui me traitait comme un grand garçon; elle me demandait une foule de petits services et m'envoyait faire ses commissions chez les marchands de la rue. J'aimais beaucoup cela; d'abord cela me donnait de l'importance; et puis les marchands me recevaient très bien. Il y avait surtout une bonne fruitière qui ne manquait jamais de me donner quelque chose pour moi.

C'était bien agréable, quand j'allais acheter deux sous de fromage, de beurre ou d'oignons, de recevoir une pomme, une noix, des nèfles, ou même un peu de confiture qu'elle étendait sur le pain que je grignotais tout sec. Et elle avait un si bon sourire, en me disant:

—Tiens, mon chou, voilà pour toi!

Brave femme, va! que Dieu le lui rende. Moi, je pense à elle toutes les fois que je peux faire plaisir à un petit enfant pauvre; et il faut si peu de chose pour leur faire plaisir!

Ce qui me plaisait beaucoup aussi, c'était d'assister à la toilette de ma petite sœur. Là, je me rendais très utile. Ma mère s'asseyait sur une petite chaise, près du foyer, et elle avait sans cesse besoin de moi.

—Romain, apporte un peu de fagot pour faire une flambée. Romain, tiens le lange étendu devant le feu pour le chauffer. Romain, va me chercher le petit poêlon. Donne-moi la cuiller. Apporte la brassière de laine, la petite chemise, le bonnet. Bien! tu es un bon garçon.

Elle avançait la tête pour me donner un baiser; et moi, tout en le recevant, je regardais ma petite sœur, étendue sur ses genoux, agitant gaîment devant la flamme ses petites jambes débarrassées des langes. Elle riait, elle avait des yeux brillants et une petite bouche, et je la trouvais bien jolie. Je frappais dans mes mains pour attirer son attention, je lui faisais des mines, j'appelais:

—Lili! ma Lili!

Elle se nommait Julie, parce que c'était le nom de Mme Mulaud, mais nous l'appelions Lili parce que c'était plus gentil—et je sautais de joie quand je m'imaginais qu'elle me reconnaissait.

Oh! quel transport la première fois qu'elle me tendit les bras! Je voulus absolument la prendre: il fallut que ma mère me fît asseoir sur ma petite chaise et mît Lili sur mes genoux. Je la tenais serré, je la trouvais lourde, et j'avais peur de la laisser tomber; mais je disais à ma mère:

—Ne la tiens pas! Ote tes mains!

Chère petite! je l'avais aimée d'abord sans savoir pourquoi, parce qu'on me disait que c'était ma petite sœur; ensuite, j'avais trouvé agréable de lécher le poêlon où ma mère lui faisait sa bouillie, et amusant de m'occuper d'elle; mais quand il fut bien établi qu'elle me connaissait, qu'elle riait quand je lui parlais et qu'elle me suivait des yeux par la chambre je fus si fier que je me mis à l'aimer d'une vraie tendresse. J'aurais bien voulu qu'elle grandît tout d'un coup, pour pouvoir lui apprendre à marcher, jouer avec elle, et l'emmener avec moi chez les marchands. On désire toujours vieillir, même quand on est enfant: si on savait ce qui doit vous arriver par la suite!

III

UNE ÉCLAIRCIE.—NOUVEAUX CHAGRINS.—COMMENT JE FUS RÉVEILLÉ UNE NUIT.—MISÈRE NOIRE.

Je disais donc que dans ce temps-là, j'étais très heureux. Ma mère était toujours gaie; mon père rentrait toujours à l'heure et il était de bonne humeur; il jouait avec moi après dîner et faisait sauter Lili dans ses grandes mains. Nous avions tous les jours un bon déjeuner et un bon dîner, et nous allions nous promener le dimanche dans un grand jardin où la musique du régiment jouait de beaux airs.

Je ne sais pas combien dura ce bonheur-là ni quand il finit; probablement il ne finit pas tout d'un coup, et je ne m'aperçus pas du moment où il commença à diminuer. Mais peu à peu la maison redevint triste comme avant la naissance de Lili. Vous avez bien vu en hiver des jours brumeux: on a besoin d'approcher de la fenêtre, on n'y voit pas clair pour travailler et on se dépêche de ne faire que de mauvaise besogne. Puis, à midi, le soleil perce le brouillard. C'est une vraie joie! On se hâte à l'ouvrage, en fredonnant une petite chanson, et on se sent le cœur en paix.

(A suivre.)

Au Jardin des Plantes.

Une vieille dame, qui s'était approchée par trop près de la cage des singes, [illegible]